

tropaeum », « a still-life study in stone of genuine barbarian artefacts » (p. 105). Conception et exécution de la frise (M. Beckmann), scènes de soins médicaux apportés aux soldats (D. Aparaschivei), schémas de composition des représentations de batailles (St. Faust), antécédents iconographiques des scènes de siège (A. Landskron), représentations de villes (M. Danner) – sans oublier celles des fortifications et monuments daces (E. W. Thill) –, technique d'assemblage des structures de bois de l'amphithéâtre figuré sur la scène XCIX-C (I. Bogdanović – Sn. Nikolić), scènes rituelles (J. Scheid) sont successivement abordés (p. 69-190) ; G. Seelentag s'est penché sur l'image nouvelle, « Kriegsherr und Kulturbringer » que Trajan donne de lui ; N. Zimmermann et M. Salvadori inscrivent les reliefs de la colonne dans la longue tradition romaine des « historische Bilderfriese ». L'inscription (E. Weber) et les représentations monétaires de la colonne (B. Woytek) ne sont pas oubliées (p. 191-226). Un important dossier (p. 227-305) est consacré à la « réception » du monument, sa « fortune idéologique », l'influence qu'il a exercée au cours des siècles (M. Galinier, J. Olchawa, St. Seitschek), aux relevés et dessins qui en furent réalisés (V. Heenes). Un volet plus spécialement consacré à la Dacie (p. 307-375) clôt le volume, en revenant sur les événements de la deuxième campagne et la représentation qui en est donnée sur la colonne (K. Strobel), les raisons qui conduisirent Trajan à envisager l'annexion de la Dacie au prix de guerres coûteuses en hommes et en finances publiques (I. Piso), la célébration de la *Victoria Dacica* dans tout l'Empire (D. Dana), les fouilles anciennes et récentes de *Sarmizegetusa Regia* (R. Mateescu, G. Florea) et la présence possible d'un monument célébrant la *Victoria Augusta* à l'endroit même de la *deditio* de Décébale, à Sub Cununi (C. H. Opreanu). C'est donc bien un « Gesamtbild » (p. XII) qu'offre ce gros volume, nouveau jalon d'importance dans les études relatives au règne de Trajan et à la colonne qui, remplaçant en quelque sorte le temple que l'on eût normalement attendu sur un forum, se dressait comme un « Heroon und Apotheosemonument des unbesiegbaren und göttergleichen Herrschers » (K. Strobel, p. 59) et représentait « die gesamte Vielschichtigkeit des Reiches und seiner Bewohner in die *urbs* » (Chr. Heitz, p. 133). Jean Ch. BALTHY

Cristina MURER, *Stadtraum und Bürgerin. Aufstellungsorte kaiserzeitlicher Ehrenstatuen in Italien und Nordafrika*. Berlin – Boston, Walter de Gruyter GmbH Co., 2017. 1 vol. IX-302 p., 49 fig., 32 pl. 4 tableaux (URBAN SPACES, 5). Prix : 119,95 €. ISBN 978-3-11-040756-3.

Cette excellente thèse, soutenue en 2013 à l'Université d'Amsterdam et aujourd'hui éditée dans une nouvelle collection des éditions W. de Gruyter, a été réalisée sous la conduite d'E. A. Hemelrijk, dont on connaît les beaux travaux sur la place des femmes dans la société romaine, et dans le cadre d'un programme de recherche de la « Nederlandse Organisatie voor Wetenschappelijk Onderzoek » (NWO) – le FNRS ou CNRS hollandais – consacré aux « Hidden Lives – Public Personae : Women in the Urban Texture of the Roman Empire » (sur ce programme, cf. également le compte rendu de M.-Th. Raepsaet-Charlier, ici même p. 575-577). Elle entend répondre – et répond parfaitement – à une série de questions que l'on se pose souvent à propos des statues honorifiques féminines du monde romain et pour

lesquelles on ne disposait jusqu'ici d'aucune approche critique systématique, à savoir l'importance et la place de ces hommages dans la ville, la forme qu'ils prirent aux différentes époques et la date de leur apparition. Il s'agissait également de préciser le rang social de la personne honorée, mais aussi, on ne pouvait s'y soustraire, d'établir une comparaison entre la situation rencontrée dans les provinces occidentales de l'Empire et celle des provinces orientales, où les statues honorifiques féminines apparaissent, on le sait, dès le début de l'époque hellénistique et occupent même la place publique à partir du II^e siècle av. J.-C. L'Italie et l'Afrique du Nord offrent à Cristina Murer la matière d'une étude de cas précis, à Pompéi, Tusculum, Herculaneum et Ostie d'une part, Leptis Magna et Bulla Regia d'autre part, villes pour lesquelles 32 exemples de statues découvertes en contexte et identifiables par une inscription sont successivement examinées (catalogue détaillé aux p. 150-215), puis confrontées aux dédicaces, aujourd'hui dépourvues des statues correspondantes, de ces deux régions de l'Empire et aux statues qui, du fait de leur endroit de trouvaille, ont toute chance de représenter également des statues honorifiques mais ont été mises au jour sans leur base (appendice aux p. 219-243 : 157 exemples). On ne s'étonnera pas de la disproportion existant entre ces deux chiffres ; il est souvent bien difficile, en effet, sinon impossible, d'établir le contexte précis de certaines œuvres : sans doute ont-elles été découvertes *in situ*, mais elles ont pu y être apportées en un second temps et ne pas avoir été initialement destinées à cet endroit (« In den meisten Fällen entspricht der Fundort nicht dem Aufstellungsort », p. 138). C. Murer rappelle que de nombreuses statues ont été regroupées, dans l'Antiquité tardive, en des endroits plus proches du centre des villes pour ne pas demeurer dans des zones détruites et/ou abandonnées (*de sordentibus locis translatae*) – ce qui paraît bien être le cas pour l'ensemble mis au jour dans le temple d'Apollon à Bulla Regia. Aussi, l'extrême prudence dont témoigne l'auteur dans ses décomptes est-elle entièrement justifiée. En Italie, les premières statues honorifiques féminines apparaissent dans des groupes familiaux où elles figurent comme épouses, mères, sœurs ou grand-mères d'un personnage occupant ou ayant occupé une charge importante à l'échelon de la cité, voire de l'Empire ; les plus anciennes sont celles de Cartoceto, vers 40 av. J.-C. Les types statuaires choisis sont ceux des femmes de la bourgeoisie des villes de la fin de l'époque classique et de l'époque hellénistique (*Pudicitia*, Grande et Petite Herculanaïses) et connotent, comme ceux-ci dans le monde grec, les vertus féminines de *pietas*, de *castitas*, de *pudicitia*, de *gravitas*, de *modestia* qu'évoquent aussi les inscriptions funéraires latines ; et les portraits sont le plus généralement idéalisés, la présence de marques de l'âge (rides, visages émaciés) n'apparaissant que pour distinguer les générations. De nouveaux types statuaires apparaîtront, certes, à la fin de l'époque augustéenne, mais, en bien des endroits, les trois types les plus anciens conserveront un réel succès, avec une certaine préférence pour l'un ou pour l'autre selon les villes. Partout, l'influence des groupes dynastiques impériaux se fera sentir, qui verra la constitution, au II^e siècle, d'importants ensembles familiaux privés dans des basiliques souvent édifiées aux frais de ces familles des élites municipales que les *ordines* locaux remercient de leur générosité en leur octroyant cet hommage ; au III^e siècle, ces ensembles occuperont même la place publique. À l'instar des groupes familiaux de l'*ara Pacis*, les portraits témoignent d'abord d'une certaine idéalisation des traits ; mais ce n'est qu'un « Zeiphänomen » (p. 88) et, bien vite, l'influence des coiffures successives et

des traits mêmes des impératrices s'avérera plus forte. Ces groupes statuariers privés se maintiendront durant tout l'Empire, leur éventuel déplacement et leur réinstallation en un autre endroit de la ville ne modifiant en rien leur signification et témoignant au contraire d'un réel souci de « dynastische Perpetuierung der geehrten Familien » – ce qui en fait indiscutablement « ein Stück der Stadtgeschichte vergangener Epochen » (p. 139). Les statues féminines qui les composent demeurent, en tout cas, exclusivement celles des femmes de l'élite locale, voire de l'aristocratie de l'Empire ; et l'on ne saurait voir dans le développement de cette pratique statuaire qui les met en scène une quelconque conséquence de la romanisation elle-même, comme cela a parfois été soutenu pour l'Afrique du Nord ; l'érection de ces statues tient uniquement au rang social, au pouvoir et à la puissance économique des personnages honorés. C'est aussi – et ce, dès la fin de l'époque d'Auguste – parce que ces femmes avaient financé la construction de tel ou tel édifice qu'elles reçurent le droit d'y avoir une statue ; c'est leur évergétisme, leur participation active à la vie de la cité qui leur vaut cet hommage – les inscriptions de dédicace le montrent bien. C. Murer a fait justice aussi de l'idée quelquefois défendue qu'il puisse y avoir une différence dans le choix des types statuariers entre les statues honorifiques et les statues funéraires ; ce sont exactement les mêmes types que l'on retrouve dans les deux domaines. Un plan clair et bien structuré sous-tend tout le volume, mais entraîne, du fait même du découpage choisi (région par région, site après site), d'inévitables répétitions qui ne nuisent en rien au cheminement de l'auteur dans l'analyse de ces documents et les conclusions qu'il en tire. La bibliographie est abondante et remarquablement à jour. Un beau et solide travail qui lie fort opportunément histoire de l'art et histoire politique et sociale.

Jean Ch. BALTZ

Vassiliki GAGGADIS-ROBIN & Pascale PICARD (Ed.), *La sculpture romaine en Occident. Nouveaux regards*. Actes des Rencontres autour de la sculpture romaine 2012. Arles, Errance, 2016. 1 vol. 22 x 28 cm, 421 p., nombr. ill. (CCJ. BIBLIOTHÈQUE D'ARCHÉOLOGIE MÉDITERRANÉENNE ET AFRICAINE, 20). Prix : 47 €. ISBN 978-2-87772-599-6.

Sous un titre général se cachent des thématiques très différentes, mais aussi des débats parfois ardu, issus de deux rencontres, l'une au Louvre autour du pseudo-César d'Arles en juin 2012, l'autre à Arles, en octobre, à propos de la sculpture romaine conservée en France. Il a fallu beaucoup de temps aux spécialistes pour déconstruire la fabrication du « César » d'Arles, une instrumentalisation médiatique et idéologique dont on est loin d'avoir démêlé toutes les facettes et qui montre à quel point le scientifique peut être démuné face aux machines à fabriquer des mythes. En 2007, une équipe d'archéologues-plongeurs exhument du Rhône un lot de pièces intéressantes d'époque romaine, dont un portrait, ou plus exactement une tête, de très belle facture que Luc Long, le responsable de la fouille, identifia imprudemment comme étant un portrait de César et qui plus est serait le seul sculpté de son vivant. Les premières images diffusées par les médias, au moment même de la découverte, montraient en fait, d'emblée, le caractère superficiel de cette ressemblance et la parenté du portrait en question avec des séries connues de têtes de notables ou élites